

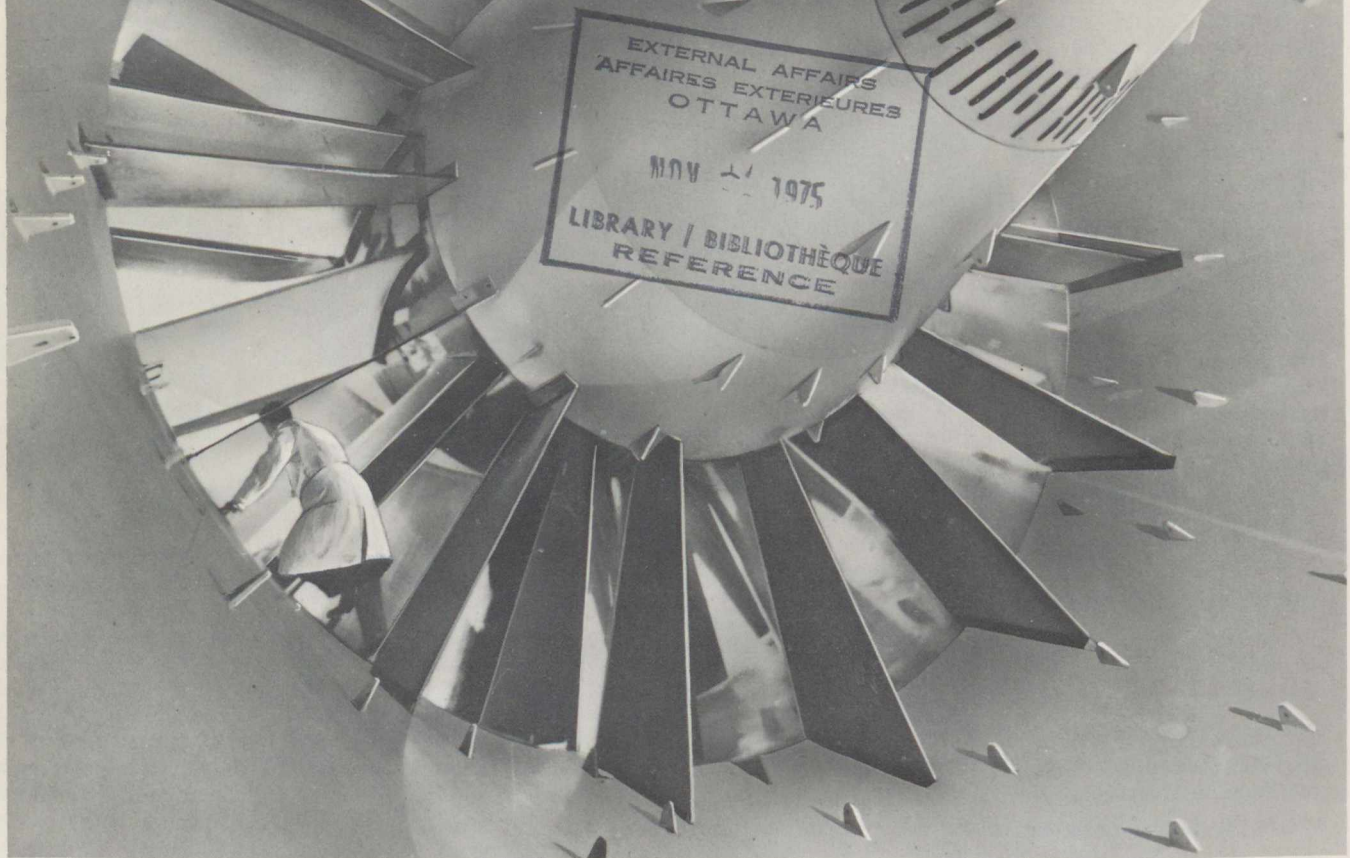
CA1
EA925
C12

#33/oct '75
docs











LIBRARY E A / BIBLIOTHÈQUE A E
3 5036 01029801 9

CANADA

d'aujourd'hui



Dans la soufflerie du Conseil national de recherches (voir page 3).

techniques : le nouveau domaine des souffleries 
 *conjoncture : une reprise timide?*  *société : radio*
et télévision dans le Nord  *ressources : économies*
d'énergie  *tourisme : la vallée de la Qu'Appelle* 
 *préhistoire : les premiers habitants du Canada* 
arts : les reliefs sonores de Murray Schafer  *culture :*
le grand théâtre de Québec 

actualités

Parc national dans le Nord

Créé en 1972, le parc national de l'île Baffin a reçu récemment le nom de parc Auyuittuq. Ce mot, qui se prononce à peu près A-o-iou-itouk, signifie « terre de grandes glaces » ou « lieu qui ne fond pas » en inuktitut (langue esquimaude). Il a paru bien adapté pour désigner une région profondément marquée par la présence et le travail des glaciers. La calotte glacière Penny, à elle seule, couvre plus du quart des vingt et un mille deux cents kilomètres carrés du parc national. Bien qu'il ne soit encore qu'en cours d'aménagement, le parc a reçu l'année dernière plus de quatre cents visiteurs, dont un certain nombre d'alpinistes de grande réputation. Tous étaient venus par avion de Montréal, à deux mille quatre cents kilomètres au sud.

Élections provinciales

Au terme d'une active campagne électorale, les électeurs de la Saskatchewan, l'une

CANADA d'aujourd'hui

18 rue Vignon, 75009 Paris

Organe d'information des ambassades du Canada.

Octobre 1975. N° 33

Nos lecteurs sont priés de nous signaler leurs changements d'adresse (avec code postal); joindre la dernière étiquette d'expédition.

Photos: Margaret Amoroso, Bureau d'aménagement du nouvel aéroport de Montréal, Conseil national de recherches, Ministère des travaux publics, Musée de l'homme (Paris), Office national du film, Radio-Canada.

Imprimé en Belgique par Brepols, Turnhout.

des trois provinces des Prairies, ont maintenu au pouvoir en juin dernier, avec une forte majorité, le Nouveau parti démocratique. M. Allan Blakeney, leader du parti, est premier ministre depuis 1971. Avec quarante et un sièges sur soixante et un, le Nouveau parti démocratique dispose des deux tiers de la représentation à l'assemblée provinciale. Il a cependant perdu quatre sièges tandis que le parti conservateur, qui n'en avait aucun, en obtenait cinq et que le parti libéral conservait quinze sièges. Traditionnelle « terre à blé » du Canada, la Saskatche-



wan est aussi, depuis une vingtaine d'années, un important producteur de pétrole (20 p. 100 de la production canadienne). Mais cette activité n'est pas une industrie de main-d'œuvre et la population de la province (926 000 habitants en 1971) a plutôt tendance à diminuer. Peu urbanisée, la Saskatchewan est la province canadienne qui a le taux de population agricole le plus élevé.

Recherches dans l'Arctique

Des chercheurs canadiens et américains travaillent actuellement au projet Aidjex, qui vise à mieux connaître les mouvements des glaces dans la région arctique. L'étude des clichés pris par satellite conduit en effet à penser que les glaces se déplacent pour ainsi dire par tranches et non pas tout d'un bloc. Si cette hypothèse était vérifiée, la découverte aurait une grande importance pour l'avenir de la navigation polaire. Le programme de recherche permettra aussi d'étudier les rôles respectifs du vent et des courants marins dans la formation des glaces. Des océanographes, des glaciologues, des météorologistes, des géologues, des géophysiciens et des biologistes constituent l'équipe de recher-

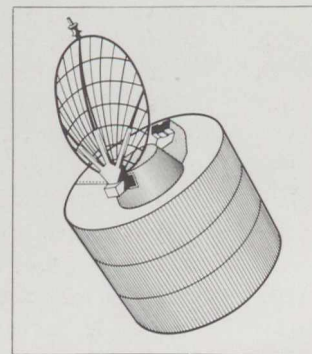
che du programme qui intéresse au total cent cinquante personnes et qui durera un an.

Production du minerai de fer

Le Canada devrait grandement accroître sa production de minerai de fer au cours des années qui viennent. En effet, le Venezuela, principal fournisseur des États-Unis, applique depuis le 1er janvier une nouvelle politique qui vise à réduire ses ventes de minerai, à pratiquer des prix élevés et à exporter de préférence des produits finis. Il s'agit d'une politique à long terme dont les effets commenceront à se manifester dans un an ou deux. Les aciéries étatsuniennes s'approvisionneront alors au Canada encore plus largement. Le Québec, l'Ontario et surtout Terre-Neuve seront les premiers bénéficiaires de l'accroissement de la production et des ventes. Sixième producteur mondial, avec environ 50 millions de tonnes de minerai, le Canada exporte les trois quarts de sa production.

Anik-3

Le troisième satellite canadien de communication, Anik-3, a été mis sur orbite en mai dernier. Comme les deux premiers, lancés en novembre 1972 et en avril 1973, l'engin décrit une orbite circulaire à trente-cinq mille sept cents kilomètres au dessus de l'équa-

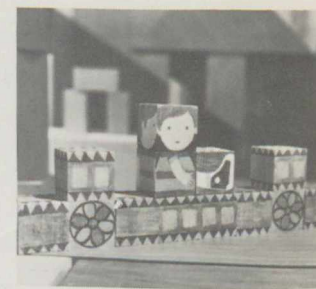


teur et il est géostationnaire. Il pèse environ trois cents kilos et peut relayer simultanément dix canaux de télévision en couleur ou neuf mille six cents circuits téléphoniques. La série des Anik vise à assurer les télécommunications sur l'ensemble du territoire canadien.

C'est en 1968 que le gouvernement a décidé la création d'un système intérieur afin que la radio, la télévision et le téléphone puissent atteindre même les régions les plus septentrionales du pays. Les stations canadiennes au sol capables d'émettre des signaux et d'en recevoir des satellites sont au nombre d'une cinquantaine.

Film pour enfants

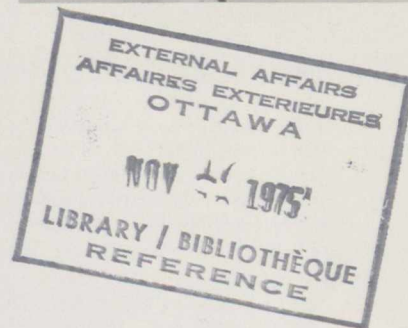
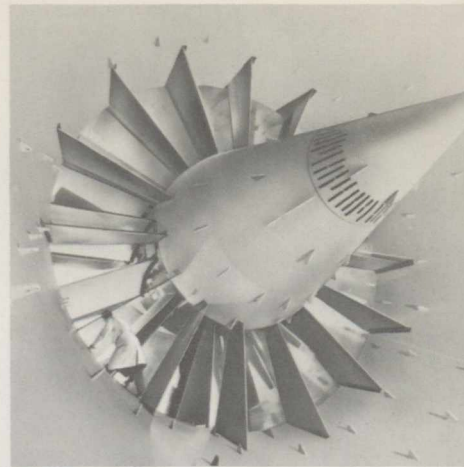
Le film *Tchou-Tchou*, de l'Office national du film, a obtenu plusieurs récompenses, en particulier le premier prix du cinquième festival international du film pour enfants qui s'est tenu à Los Angeles au printemps dernier. *Tchou-Tchou* est fait de cubes de bois auxquels le réalisateur, Co Hoedeman, a donné vie. Voici une



ville comme en rêvent tous les enfants: une ville jeu-de-construction. La principale occupation de ses habitants est de s'amuser. Un intrus surgit, menace, bouscule tout, dérange tout, une bête digne de celles qu'affronta Ulysse: un dragon. Heureusement, la nuit tombe et le dragon s'endort au fond d'une caverne. Les enfants se transforment en héros et, par une de ces astuces inattendues dont ils sont coutumiers, font de leur ennemi leur meilleur camarade.

Transport de bétail

Une société d'Edmonton (Alberta) a mis au point un système de transport par avion du bétail sur pied qui comprend essentiellement de grands contenants climatisés et des rampes d'accès. Avec ce système, une compagnie de l'ouest canadien a transporté, en trois ans, vingt mille animaux de cent kilos et onze mille têtes de bétail pesant plus de cinq cents kilos.



Un édifice de Montréal qui a fait l'objet d'études sur maquette à la soufflerie du Conseil national de recherches.

Le nouveau domaine des souffleries

Conçues pour la recherche aéronautique, elles servent aussi l'aérodynamique terrestre.



Les souffleries du Conseil national de recherches du Canada, utilisées surtout jusqu'ici pour les recherches en aéronautique, voient aujourd'hui s'élargir leur champ d'application. Elles servent en particulier à étudier l'action des vents sur des structures telles que ponts, tours, cheminées d'usine et autres constructions, ou encore sur les câbles à haute tension, qui subissent aussi des vibrations d'origine aérodynamique.

Si l'action du vent sur les diverses structures qui constituent l'environnement architectural a particulièrement retenu l'attention au Canada, c'est que d'une part le pays, par sa situation et sa configuration géographiques, subit à certaines époques de l'année des vents ravageurs et que d'autre part les grandes villes canadiennes comportent maintenant de nombreux bâtiments en acier

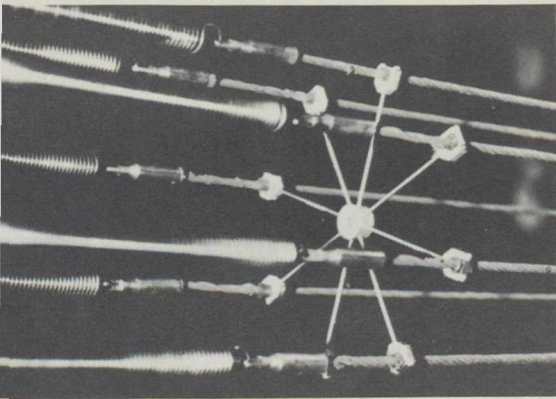
à haute résistance qui, beaucoup plus légers que les édifices anciens, peuvent osciller sous l'effet du vent. La recherche est conduite à l'aide de maquettes dont la dimension est fonction de celle de la structure étudiée et de la soufflerie utilisée; leur hauteur va de 45 centimètres à 2 mètres. Ainsi, deux des tours de l'usine d'eau lourde située à Port-Hawkesbury, dans l'île du Cap-Breton (Nouvelle-Écosse), vibrant sérieusement sous l'action du vent, des essais effectués sur maquette ont permis de trouver le moyen de supprimer ces vibrations.

Avant de construire la tour de contrôle du nouvel aéroport international de Montréal-Mirabel, une maquette aéroélastique au centième a été étudiée dans la soufflerie de dix mètres de l'Établissement aéronautique national du Conseil de recherches avec simula-

tion des vents. L'utilisation de maquettes aéroélastiques, les charges globales et les pressions locales étant déterminées à l'aide de maquettes rigides, permet de prévoir les oscillations des bâtiments sous l'action des vents. D'une façon générale, des techniques poussées ont été mises au point, qui permettent notamment de simuler les rafales et le profil des vitesses du vent en fonction de la hauteur.

Les méfaits du vent peuvent être redoutables dans le cas des ponts suspendus. La destruction par le vent, il y a une trentaine d'années, du pont de Tacoma, aux États-Unis, est encore dans bien des mémoires. Les essais en soufflerie permettent d'étudier la réaction du tablier du pont sous l'action du vent et des rafales. Les oscillations du tablier et l'augmentation de leur amplitude peuvent alors être prévues. C'est

Les souffleries



Faisceau de câbles de 3,5 centimètres de diamètre testés en soufflerie. Les câbles sont destinés à transporter l'énergie électrique qui sera produite par les centrales de la baie James.

à la suite de tels essais que l'on a réussi à supprimer les vibrations du pont de Longs-Creek, sur la route transcanadienne, non loin de Fredericton (Nouveau-Brunswick). L'étude en soufflerie a montré en effet que si l'on dotait le tablier de « bords d'attaque » de section triangulaire et si l'on fermait le dessous à l'aide de plaques métalliques, le pont n'oscillerait presque plus. Ces expériences sur un cas particulier ont eu, en fait, une portée générale puisqu'elles ont permis de mettre au point un tablier caissonné aérodynamiquement stable.

Les lignes électriques à haute tension qui s'étendent d'un bout à l'autre du Canada subissent aussi des vibrations dangereuses d'origine aérodynamique. Lorsqu'on doit en construire de nouvelles, comme c'est le cas dans le grand projet de la baie James (1), il est essentiel de s'assurer que le vent ne les en-

dommagera pas. Le laboratoire d'aérodynamique des faibles vitesses de l'Établissement aéronautique national du Conseil de recherches étudie actuellement les oscillations subies par des faisceaux de câbles parallèles dont l'intérêt n'est plus à établir dans le transport de l'énergie électrique à haute tension.

Les souffleries du Conseil de recherches sont utilisées encore pour étudier l'action du vent sur les véhicules de transport en commun et sur les motoneiges. Elles ont même été mises à contribution récemment pour déterminer l'action du vent sur les skieurs de l'équipe canadienne : ceux-ci cherchaient à réduire le plus possible la résistance de l'air pour tenter de gagner quelques fractions de seconde. ■

1. Sur l'aménagement hydro-électrique de la baie James, voir Canada d'aujourd'hui, juillet 1974.

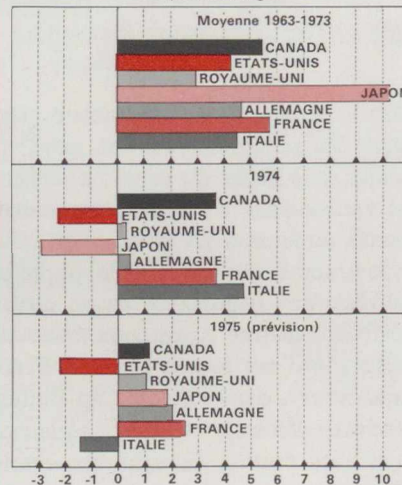
conjoncture



Au Canada, comme dans tous les pays qui connaissent la récession, les prévisionnistes scrutent depuis de longs mois, en quête de signes avant-coureurs, l'évolution des indicateurs économiques. Beaucoup avaient prévu l'amorce d'un redressement au cours du second semestre de cette année. A l'approche du 30 juin, ils ont révisé et affiné leurs évaluations en même temps que le gouvernement faisait adopter par la Chambre des communes un nouveau budget destiné à lutter plus efficacement sur les deux fronts de l'inflation et du chômage. Il semble que le troisième trimestre ait marqué le point le plus bas, le creux de la vague, et que le dernier trimestre de l'année doive être le début d'une reprise, que l'on prévoit lente cependant : elle pourrait s'étendre et se développer jusqu'à la fin de l'année prochaine. Le Conference Board of Canada, organisme privé, escompte pour sa part que le taux d'inflation, encore voisin de 10 p. 100 en 1975, s'abaissera l'année

Une reprise timide?

Variation annuelle du PNB (en pourcentage)



Source : Banque de Montréal

prochaine jusqu'à 8 p. 100 ou 8,5 p. 100. Cette évaluation correspondrait assez bien aux objectifs du ministre des finances, qui souhaite voir le taux d'inflation diminuer de 0,5 p. 100 par trimestre (il serait alors de 3,5 p. 100

à la fin de 1978). Compte tenu de l'érosion monétaire, l'accroissement du pouvoir d'achat des salaires serait de 4 p. 100 cette année, et aussi en 1976, ce qui suppose des hausses nominales successives de 14 p. 100 et de 12 p. 100. Le chômage, il est vrai, resterait important : près de 8 p. 100 cette année (1), à peine moins l'année prochaine. Inflation et chômage connaîtraient l'un et l'autre une moindre croissance au cours des trimestres qui viennent. En raison du caractère tardif de la reprise, la progression du produit national brut, qui a été de 3,7 p. 100 l'année dernière, ne serait supérieure que de très peu, en fin de compte, à 1 p. 100. Dans le cadre d'une économie mondiale en nette décélération, le Canada se maintiendrait donc à un niveau moyen, en dépit de la décroissance de l'économie américaine. ■

1. Évaluation conforme aux normes canadiennes, soit environ 7 p. 100 de la population active selon les normes françaises.

société

Radio et télévision dans le Nord

*Un réseau de relations
au delà du soixantième parallèle*



A l'émission « Targravut », interview en inuktitut (langue esquimaude).



Pour répondre aux besoins des habitants du Nord (Indiens, Esquimaux, résidents non autochtones) afin qu'ils ne se sentent pas coupés du reste de la société canadienne et pour que celle-ci, en retour, soit informée de leurs conditions de vie, Radio-Canada a créé, il y a plus de quinze ans, son « service du Nord ». Partout ailleurs, la société d'État est en concurrence avec les chaînes commerciales de radiotélévision. Au delà du soixantième parallèle, elle ne coexiste qu'avec les petites stations communautaires.

La desserte du Nord est aujourd'hui parvenue à un tournant en raison de l'introduction graduelle de nouveaux systèmes de communication qui permettent d'étendre les programmes de Radio-Canada à de très nombreuses localités. En dépit des difficultés, l'objectif n'a pas changé : réaliser dans le

Nord un service de radiotélévision adapté aux besoins de ceux qui y vivent.

La radio

Depuis 1958, la radio du service du Nord ne cesse de s'étendre aux diverses régions des Territoires du nord-ouest et du Yukon ainsi qu'aux parties les plus septentrionales des provinces de l'ouest. Presque toutes les localités de quelque importance du Yukon et du district du Mackenzie (Territoires au nord-ouest) reçoivent la radio. La chaîne d'émetteurs-relais de faible puissance du Yukon, alimentée par l'émetteur central de Whitehorse, dessert toutes les agglomérations d'au moins deux cents habitants, à une ou deux exceptions près. La chaîne du district du Mackenzie, qui est programmée de Yellowknife, s'étend sur plus de mille cinq cents kilomètres, d'Uranium-City (Saskatchewan) et Fort-Chipewyan (Al-

berta) à Inuvik (Territoires du nord-ouest), petite ville située à cent cinquante kilomètres au delà du cercle polaire. Dans les régions polaires du nord-ouest et dans le désert arctique, où seuls Churchill (Manitoba) et Frobisher-Bay (Territoires du nord-ouest) disposent de studios, le service du Nord envoie ses émissions sur ondes courtes aux établissements et avant-postes disséminés sur la côte et les îles depuis le fond de la baie James jusqu'à l'extrémité de l'île Ellesmere.

Le lancement des satellites de la série Anik a permis d'étendre en janvier 1974 le programme radiophonique jusqu'à Rankin-Inlet (Territoires du nord-ouest) et d'alimenter dès février 1973 Frobisher-Bay, dans l'île Baffin, en émissions réalisées dans le sud et diffusées en inuktitut (langue des Inuit ou Esquimaux) ainsi qu'en anglais et en



Radio et télévision dans le Nord

français. Ces émissions sont aussi offertes aux autres stations du service du Nord et aux stations communautaires, n'appartenant pas à Radio-Canada, par exemple celles de Baker-Lake et de Pond-Inlet (Territoires du nord-ouest). Ces deux stations sont exploitées par des communautés esquimaudes.

Radio-Canada a en outre élaboré et proposé au gouvernement un plan de radiodiffusion qui vise à développer la desserte du Nord et à mettre en œuvre des services locaux et régionaux permettant de faciliter les échanges d'émissions entre les sous-régions du Nord, d'épauler la radio communautaire, de répondre davantage encore aux besoins des habitants du Canada septentrional, en particulier des populations autochtones.

Les programmes

Le programme du service du Nord est composé d'environ 45 p. 100 d'émissions d'origine régionale ou locale, le reste provenant des divisions anglaise ou française. Actuellement, les stations du service du Nord émettent en



A Inuvik (Yukon), de jeunes Inuit (Esquimaux) suivent un match de hockey télévisé et retransmis par satellite.

moyenne cent trente-deux heures par semaine.

Le personnel local des stations, appuyé par du personnel auxiliaire et des artistes indépendants, réalise toute une gamme d'émissions, utilisant toutes les méthodes depuis les tribunes téléphoniques (« lignes ouvertes ») jusqu'aux documentaires et au théâtre spontané. Toutes les stations ont des émissions religieuses ou politiques et servent de tribunes pour des débats et des discussions. De nouveaux modes de présentation de l'information ont été élaborés pour faire une place plus grande aux problèmes propres aux consommateurs. Des bulletins météorologiques, des signaux horaires, des informations d'intérêt général, des messages personnels sont diffusés. Une grande place est donnée aux événements qui

touchent la vie locale : élections, séances des conseils de hameaux, villages et territoires, manifestations sportives, etc. Le service du Nord a développé et compte développer encore ses émissions en langues indiennes et esquimaudes et il a élargi sa coopération avec les associations autochtones du Nord pour diffuser les émissions que celles-ci réalisent elles-mêmes. Ainsi les troisièmes Jeux d'hiver de l'Arctique, qui ont été disputés à Anchorage (Alaska), ont fait l'objet de nombreuses retransmissions, en anglais et en inuktitut, qui ont été assurées par une équipe du service du Nord composée en grande partie d'habitants de Frobisher-Bay, Fort-Churchill, Inuvik, Yellowknife et Whitehorse. Autre exemple : le service du Nord a réalisé des émissions dramatiques créées par des autochtones sur



des thèmes choisis par eux et où les acteurs improvisaient leur rôle sans aucun texte.

Il est en effet essentiel de donner à ceux qui furent les premiers habitants du Canada les informations dont ils ont besoin dans la langue qu'ils comprennent et selon les formules qui leur conviennent, de leur procurer des distractions qu'ils apprécient et qui correspondent à leurs traditions, de leur fournir une tribune où ils puissent exprimer leurs vues, débattre de leurs problèmes, formuler leurs critiques.

La télévision

La télévision a vu le jour dans le Nord en 1967, lorsque Radio-Canada a introduit dans cette région des « émetteurs d'avant-poste », c'est-à-dire des émetteurs raccordés à un appareil de lecture magnétoscopique alimenté par des programmes enregistrés dans le sud du pays et expédiés chaque jour dans les régions arctiques et subarctiques. En novembre 1972, au moment du lancement du premier satellite Anik, dix-sept localités étaient desservies par quatorze émetteurs d'avant-poste. Depuis, ces émetteurs ont été progressivement raccordés aux stations terriennes de Télésat Canada qui relaient en direct le programme national de télévision. Au cours de l'année 1973 et au début de 1974, cinq émetteurs de télévision alimentés par satellite sont entrés en service ; ils desservent Elsa, Keno et Mayo, dans le Yukon, Norman-Wells, Rankin-Inlet et Fort-Simpson dans les Territoires du nord-ouest.

À l'heure actuelle, le service du Nord n'a pas de moyens de production télévisuelle dans ses stations nordiques. Il a recours à des échanges d'émissions régionales, à des productions de l'Office national du film, à des émissions captés en direct des stations de Radio-Canada dans le sud ou réalisées par les services français de Radio-Canada. Par ailleurs, deux émissions d'information hebdomadaires de cinq minutes sont réalisées à Montréal : « Targravut », en inuktitut, à l'intention du nord-est, et « Our North », en anglais, à l'intention du nord-ouest.

Les recherches se poursuivent pour trouver des thèmes d'émissions bien adaptés aux problèmes du Nord et par conséquent plus propres à intéresser les habitants. Des séquences sur l'hygiène, la météorologie, le marché local



Sur l'île Baffin,
la station à ondes courtes de Pangnirtung.

du travail, ont été réalisées dans cet esprit. « Anikinfo », service de messages d'intérêt général à l'intention du Nord, a pris l'antenne en janvier 1974 ; la plupart des messages sont diffusés en anglais, mais certains le sont en inuktitut ou dans des langues indiennes.

L'extension et l'amélioration des programmes télévisés sont l'une des

préoccupations du service du Nord de Radio-Canada. Cependant, pour des raisons d'ordre financier, le développement de la radio demeurera sans doute encore assez longtemps prioritaire. Il est, certes, nécessaire d'assurer les deux services, mais chacun d'eux doit être considéré comme partie intégrante d'un tout. ■



Economies d'énergie

*Le début
d'une longue marche*



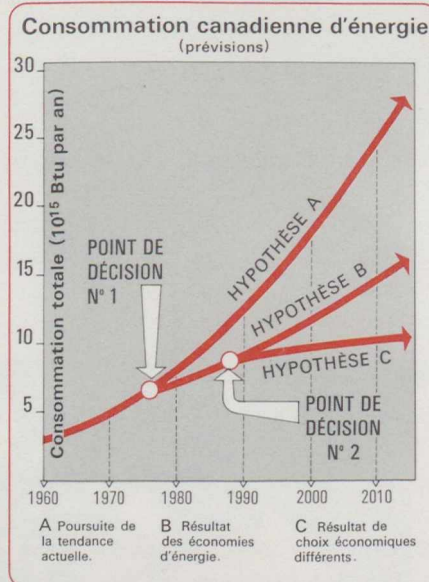
Au rythme actuel de croissance, le Canada a suffisamment de ressources potentielles pour s'approvisionner en énergie jusqu'à la fin du siècle, mais à des prix beaucoup plus élevés et non sans conséquences sur l'environnement. Le gouvernement canadien a bien prévu, il y a quelques années déjà, les difficultés auxquelles le pays aurait à faire face dans l'avenir, mais non pas la soudaineté avec laquelle elles allaient se manifester. Par leur rapidité et par leur ampleur, les mesures prises par l'Organisation des pays exportateurs de pétrole ont eu pour effet de réduire singulièrement le laps de temps nécessaire au redressement de la situation. Le gouvernement canadien a donc été conduit, comme d'ailleurs d'autres gouvernements, à planifier sa politique de l'énergie, d'une part en développant, au prix d'investissements évalués à plus de 100 milliards de dollars pour la prochaine décennie, de nouvelles sources d'énergie, d'autre part en élaborant un programme destiné à réduire le gaspillage (le Canada est, après les États-Unis, le plus gros consommateur d'énergie par habitant). Ce dernier point traduit un changement d'optique sensible : c'est la prise de conscience du fait que la gestion de l'énergie a, dans la planification globale, à jouer un rôle dont on n'avait pas jusqu'ici évalué l'importance.

L'horizon 90

Le programme élaboré au début de l'année vise à réduire d'un peu moins de 1 p. 100 le taux de croissance annuel de la consommation d'énergie. La réalisation de cet objectif devrait permettre au pays de réduire de 20 p. 100 ses besoins d'énergie en 1990. Le Canada aurait alors épargné, selon M. Do-

nald Macdonald, ministre fédéral de l'énergie, des mines et des ressources, « l'équivalent de la production de douze unités d'exploitation de sables bitumineux ».

Le Canada est opposé au principe, retenu par certains pays comme les États-Unis, qui consiste à freiner la consommation par le relèvement des prix des sources d'énergie au moyen de surtaxes. Il soutient que l'on peut



réduire la consommation avec autant d'efficacité en luttant méthodiquement contre le gaspillage, étant entendu que l'on doit se convaincre du caractère durable d'une telle action dans la perspective d'un épuisement assez rapide des ressources non renouvelables. C'est dans cet esprit que le gouvernement a élaboré un programme de conservation de l'énergie qui comprendra cinq étapes.

Phase 1

La première phase du programme consiste à rétablir l'ordre au sein même

de l'administration. Les organismes fédéraux doivent notamment réaliser des économies de chauffage, d'éclairage et de climatisation dans les immeubles qu'ils occupent ; acheter des automobiles plus petites, dont la vitesse est désormais limitée à 88,5 kilomètres (55 milles) à l'heure ; économiser le papier (dont la fabrication réclame beaucoup d'énergie), en particulier par le recyclage des rebuts et l'achat de papier recyclé ; appliquer de nouvelles règles touchant les marchés de l'État afin de favoriser une utilisation plus rationnelle de l'énergie.

Apprendre à gérer

C'est la quatrième phase du programme qui constituera le fer de lance de la politique de conservation. Des directives, des règlements, des normes ont été mis au point par le gouvernement afin de ménager l'énergie en éliminant le gaspillage et en insistant sur une utilisation plus efficace de l'énergie dans les quatre grands secteurs de l'économie : les ménages, le commerce, l'industrie, les transports. Les mesures prévues ne devraient pas seulement avoir pour effet de réaliser des économies substantielles, mais encore de les répartir entre les secteurs. Il ne s'agit cependant pas de modifier la structure de l'économie. Il s'agit d'apprendre à gérer. « Dans le passé, a déclaré le ministre, la plupart des règles, motivations et attitudes économiques de notre société ont été établies sans tenir compte de la conservation de l'énergie, et cela a malheureusement entraîné une forte demande d'énergie. Nous avons l'intention de renverser la vapeur en montrant aux particuliers, aux entreprises et aux autres agents économiques la voie de la conservation de l'énergie ».

tourisme



Sculpture en forme de peau de castor sur l'emplacement du fort de l'Espérance.

La vallée de la Qu'Appelle

Méandres sur le damier des Prairies



Il peut paraître étrange de trouver au cœur des Prairies une ravissante vallée, sauvage et romantique autant par les souvenirs qu'elle suggère que par le charme qui émane de son paysage. Cette vallée, c'est celle que forme la rivière Qu'Appelle, en Saskatchewan. Elle serpente depuis le coude de la Saskatchewan du sud jusqu'à l'Assiniboine, au Manitoba, formant en sept points un curieux chapelet de lacs.

La vallée de la Qu'Appelle offre un remarquable contraste avec les plaines d'une interminable monotonie qui l'entourent. Elle est largement évasée, mais ses bords sont fort abrupts et entaillés de ravins au nord, joliment boisés au sud. Des centaines d'oiseaux y nichent, dont le très rare pélican blanc.

Son nom, curieusement français dans cette région anglophone, elle le tire d'une légende naïve et touchante. Les uns rapportent qu'un jeune guerrier indien qui pagayait sur la rivière entendit, la veille de son mariage, la voix de sa bien-aimée qui l'appelait. Rentré au village, il apprend que sa fiancée est morte en prononçant son nom. Les trappeurs canadiens-français qui hantaient l'ouest au dix-huitième siècle

auraient, pour cette raison, baptisé la rivière « Qu'Appelle », dénomination qui aurait ensuite prévalu. D'autres affirment qu'un coureur de bois canadien-français s'était fiancé à une jeune Indienne. Un jour, la douce enfant partit pêcher en canot sur la rivière, d'où elle ne revint pas, sans doute noyée. Le jeune homme se mit à sa recherche, l'appelant désespérément, mais seul l'écho lui répondait. On se mit à dire : « c'est là qu'Appelle le trappeur ». Variantes d'une même légende d'amour et de mort.

La vallée, qui possède des vestiges des civilisations indiennes antérieures à l'époque historique, dont on commence à se préoccuper, est aussi chargée du souvenir des pionniers venus de tous les coins d'Europe pour courir les bois et traiter les fourrures. Voici, entre la berge escarpée du lac Last Mountain et la route, « Last Mountain House », maison principale d'un ancien avant-poste de la Compagnie de la baie d'Hudson qui a survécu et a été heureusement restaurée. La bise balaie la colline dénudée, la maison n'est habitée que par un étudiant qui la garde et entretient le feu. On se sent revenu deux siècles en arrière, à l'époque rude

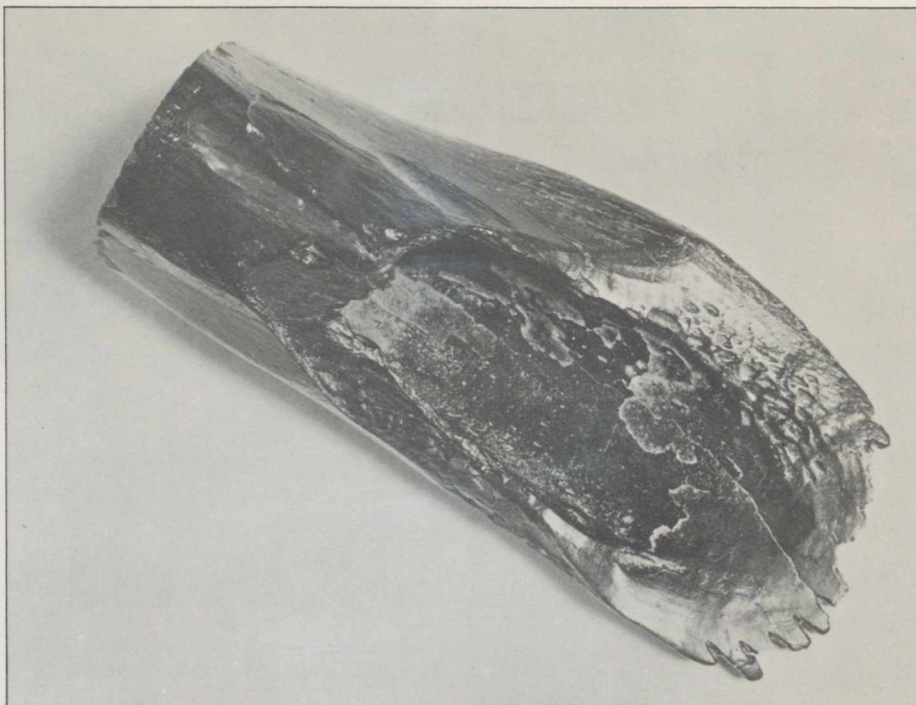
de la traite des fourrures et de la chasse au bison lorsqu'on préparait dans ces avant-postes le pemmican (viande de bison séchée et déchiquetée), base de l'alimentation des trafiquants du Nord.

Voici le fort Qu'Appelle, dans le village du même nom, entre les lacs de l'Écho et de la Mission. Il fut l'un des postes de traite les plus importants de la baie d'Hudson au cours des années 1860. Voici, au sortir de la vallée, vers le nord, les sculptures qui marquent le souvenir du fort de l'Espérance. Trois blocs de pierre enchâssent une plaque gravée, une tête de bison et une peau de castor tendue et décorée, œuvres modernes et primitives à la fois qui allient avec bonheur les formes et le graphisme contemporains à l'esprit des temps passés.

Et si l'on veut tenter de retrouver les traditions des Indiens, dont la vallée de la Qu'Appelle porte tant de marques, il faut aller dans les réserves de Cowesses, Kahkewistahaw, Shesheep et Sakimay, sur les bords du lac Crooked : peut-être réussira-t-on à y goûter un peu de l'éclat primitif de la vallée avant l'arrivée des pionniers. ■

préhistoire

Racloir fossilisé (nord du Yukon).
Os de patte de caribou.
La plus ancienne pièce connue
d'Amérique du Nord.



Les premiers habitants du Canada

Avant John Cabot et Jacques Cartier



La moitié du sous-continent nord-américain a été recouverte de glaces au quaternaire, lors des plus grandes avancées glaciaires. Cependant, celles-ci ne semblent pas avoir affecté la totalité de l'Alaska, contrairement à ce que la latitude de cette région pouvait laisser supposer : la plaine centrale de l'Alaska et les basses terres de la mer de Béring et de l'océan Arctique étaient libres de glaces. Il n'est donc pas étonnant que le plus ancien vestige de la présence de l'homme dans le Nouveau-Monde ait été trouvé dans le nord du Yukon (Canada) : il s'agit d'un racloir datant d'environ vingt-sept mille ans.

Chasseurs de caribous

Il y a vingt-cinq mille ou trente mille ans vivaient dans le nord du Yukon des chasseurs qui traquaient le mam-

mouth, le bison, le caribou. Ils étaient probablement venus de Sibérie en franchissant l'immense plaine qui reliait alors l'Asie à l'Amérique du Nord, pénétrant par l'intérieur de l'Alaska dans la vaste zone exempte de glaces située au nord du Yukon. Il n'est pas impossible que ces chasseurs se soient ensuite dirigés vers le Sud en empruntant un corridor entre les glaciers montagneux et continentaux. Il est certain que, lors de la fonte des dernières calottes glaciaires, des bandes de chasseurs de gros gibier, d'origine asiatique, qui utilisaient un outillage particulier en pierre comprenant, entre autres, des pointes de lance cannelées, se sont multipliées et ont occupé la majeure partie des régions non glaciaires de l'Amérique du Nord. Dans le sud-ouest du Yukon et l'ouest du district de Mackenzie (Territoires du

nord-ouest), on a pu établir différents niveaux couvrant une période qui remonte à 8500 ans pour se terminer à l'époque historique. Les fouilles ont révélé que de grands troupeaux de caribous, de bisons, de bœufs musqués ainsi que des animaux plus petits ont été chassés dans les vastes espaces de la toundra et de la taïga jusqu'à une époque datant de 4000 ans environ, la région étant alors devenue boisée.

Sur le plan culturel, ces chasseurs étaient apparentés à leurs voisins de l'Alaska, mais il semble qu'ils aient été influencés par des peuplades du Sud appartenant à la tradition dite « Plano ». La culture qui s'est développée dans les hautes plaines paraît s'être propagée vers le Nord il y a environ 8000 ans, les chasseurs de cette tradition s'étant déplacés vers le nord pour exploiter les troupeaux de caribous et de bisons

qui occupaient progressivement le territoire libéré par le glacier continental. Dans le sud du Keewatin et du Mackenzie, les descendants des chasseurs Plano ont dû quitter la région aux environs de 1500 ans avant J.C., en raison des modifications climatiques intervenues. Ces peuples sont les ancêtres lointains des Indiens qui habitent aujourd'hui le Nord.

Les petits outils

Il est très probable que les premiers occupants des régions côtières de l'Arctique canadien ont été des Inuit (Esquimaux). Les plus anciens Proto-Esquimaux connus sont ceux de l'âge du silex taillé du cap Denbigh (nord-ouest de l'Alaska, États-Unis) qui remonte aux environs de 2000 ans avant J.C. L'été, ils vivaient sur les bords de la mer de Béring, où ils chassaient le phoque. D'autres Esquimaux de l'industrie Denbigh vivaient à l'intérieur, chassant le caribou. L'industrie Denbigh est caractérisée par un outillage de petite taille en pierre (grattoirs, pointes) ou en os, souvent façonné avec une précision extrême. Le style de cet outillage est si proche de celui de l'industrie paléolithique et mésolithique de l'Extrême-Orient que l'on est porté à croire qu'il tire de là ses origines. La preuve en est probablement enfouie dans les gisements situés dans la large bande de terre qui reliait la Sibérie à l'Alaska lorsque le glacier pléistocène recouvrait à peu de chose près tout le Canada. Cette plaine a été submergée il y a plusieurs millénaires, lorsque la fonte des glaciers continentaux a provoqué l'exhaussement des mers.

Très bien adaptés à l'Arctique, les Esquimaux du Denbigh se répandirent vers l'Est, occupant au Canada, vers l'an 2000 avant J.C., les régions côtières septentrionales du Yukon et des Territoires du nord-ouest, le nord du Manitoba et du Québec et atteignant le Groenland.

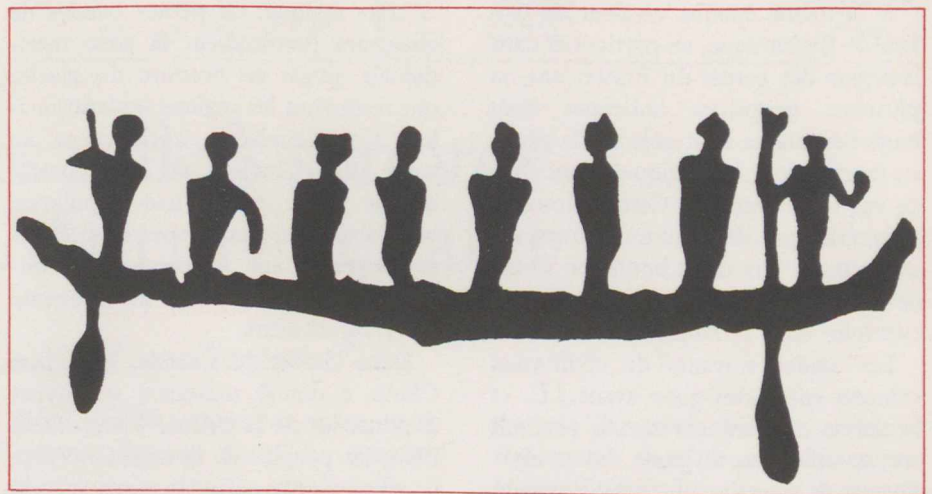
Au Canada, on appelle « Pré-Dorset » cette période initiale d'occupation. Les conditions de conservation étant bien meilleures dans l'Arctique canadien qu'en Alaska, en raison du pergélisol (sol gelé en permanence), on sait plus de choses sur la vie des Esquimaux du Pré-Dorset que sur les Denbighiens. Ils vivaient en petites bandes nomades sur un vaste territoire, habitaient l'été sous des tentes de peaux, l'hiver dans

de petits villages faits de huttes à demi-enfouies. Ils chassaient le phoque et le morse à l'aide de harpons à tête amovible, le caribou avec des arcs et des flèches. Ils pêchaient aussi le poisson au harpon.

Vers 800 avant J.C., le Pré-Dorset est devenu, dans l'Arctique canadien central et oriental, le Dorset. Bien que les deux industries aient une même origine et se ressemblent beaucoup, l'archéologue leur reconnaît assez de différences pour les distinguer. Ainsi l'industrie Dorset présente des aiguilles d'os, des têtes de harpon, de lance et de javelot qu'on ne trouve pas dans le Pré-Dorset et, d'une manière générale, une plus grande variété d'outils en

classique, faisaient usage du kayak, de l'oumiak et d'un outillage de pêche très complet. Ils savaient construire des igloos, technique qu'ils avaient probablement apprise de leurs prédécesseurs du Dorset, l'igloo paraissant bien être une invention purement canadienne car on n'en a trouvé aucun exemple dans les cultures esquimaudes propres à l'Alaska.

Par suite de la montée progressive du terrain dans le Nord et de la baisse des eaux, les grosses baleines disparurent de l'Arctique canadien vers le dix-septième siècle, de sorte que les Esquimaux de Thulé durent quitter leurs villages d'hiver permanents, aux maisons faites d'os de baleine, de terre



Peinture rupestre trouvée près de Thunder-Bay (Ontario).

pierre taillée. Les lampes de stéatite sont également caractéristiques de cette étape. Les pointes en ardoise polie apparaissent, invention peut-être empruntée aux Indiens qui vivaient plus au sud, dans les régions boisées.

L'industrie du Dorset s'est maintenue de 800 avant J.C. jusque vers l'an 900 de notre ère, époque à laquelle elle fut remplacée progressivement par l'industrie Thulé, à la suite de la migration rapide d'un groupe d'Esquimaux de l'Alaska, appelé peuple de Thulé, qui se répandit jusqu'au Groenland et au Labrador. La chasse à la baleine est le trait le plus caractéristique de leur culture, comme en témoignent les outils et objets en fanons et en os de baleine qu'on a trouvés en abondance dans les sites archéologiques de tradition Thulé. Les Esquimaux de Thulé, ancêtres des Esquimaux canadiens actuels, portaient le costume de fourrure typique de la culture esquimaude

battue et de pierres, pour adopter un mode de vie nomade. Ils formèrent ainsi des groupes régionaux dont les actuels Esquimaux canadiens sont les descendants directs.

Cultures de l'Ouest

Les plus anciennes cultures dont on possède des vestiges dans l'ouest du Canada remontent à une dizaine de milliers d'années. Elles se caractérisent par des pointes d'armes de jet de forme lancéolée, assez grosses et cannelées dans leur longueur. Des pointes cannelées ont été trouvées aussi dans les régions de l'Alaska épargnées par les glaciers et, comme on l'a vu, au Yukon.

Les cultures qui ont suivi, et qu'on peut dater de 8000 à 5000 ans avant J.C., se distinguent par des pointes de lance sans cannelures, beaux exemples de façonnage obtenu par la technique



Les premiers habitants du Canada

des « pelures parallèles ». Elles appartiennent à la tradition Plano. La chasse au gros gibier constituait le principal moyen d'existence de ces peuples indiens habitant les Prairies qui, si l'on en juge par la répartition géographique des objets typiques de cette tradition, ont dû s'étendre vers le Nord, où ils n'ont pas été sans influencer les peuples du Nord, leurs techniques s'étant aussi, à vrai dire, répandues vers le Sud jusque sur le plateau de la Colombie-Britannique.

À la même époque vivaient en Colombie-Britannique, en particulier dans la région des gorges du Fraser, une ou plusieurs peuplades indiennes dont toute l'économie était axée sur la pêche au saumon, qui se pratiquait donc déjà en ces temps reculés. Cette culture se caractérise par des pointes d'armes de jet pointues aux deux bouts, en forme de feuille ; on en a aussi trouvé des exemples dans le Nord.

Les stades suivants de civilisation compris entre l'an 3000 avant J.C. et le début de l'ère chrétienne révèlent une modification du style des pointes d'armes de jet et une plus grande variété de ressources alimentaires.

Dans la plaine centrale, les pointes lancéolées sont remplacées par des pointes pédonculées, plus petites et cochées à la base. Elles offrent une certaine ressemblance avec celles de la tradition « archaïque » de l'est du Canada et des États-Unis, de sorte que l'on est en droit de penser que les peuplades de l'Est se sont déplacés vers la plaine à mesure que le climat s'améliorait. La chasse au bison paraît être demeurée la principale source de subsistance, mais elle semble s'être accompagnée de la chasse aux oiseaux et aux petits animaux ainsi que de la cueillette.

Entre le début de l'ère chrétienne et la période historique, la technique dite des « précipices à bisons », méthode qui consistait à pousser les animaux vers des falaises abruptes du haut desquelles ils se jetaient pour échapper aux chasseurs, est introduite et se généralise dans les Prairies. La céramique fait son apparition.

Le long des côtes de Colombie-Britannique, le mode de vie fondé sur la pêche au saumon continue de se développer. Les techniques évoluent, au début de l'ère chrétienne, avec l'introduction d'outils en pierre polie, très lourds, utilisés pour travailler le bois.

Chasseurs de l'Est

Les premières traces de la présence de l'homme dans l'est du Canada remontent à 10 000 ou 11 000 ans. À cette époque, de petites bandes de chasseurs parcouraient la zone méridionale située en bordure du glacier qui recouvrait les régions septentrionales. Ces peuplades, appartenant au stade dit « Clovis », ne constituaient qu'une faible part d'une population nombreuse qui avait quitté l'Asie pour se disperser sur le continent nord-américain qu'elle paraît avoir envahi assez rapidement.

Dans l'ouest du Canada, la culture Clovis a donné naissance aux types d'industries de la culture Plano. Dans l'Est, les peuples de la tradition Plano ne paraissent pas être parvenus au-delà du sud de l'Ontario. Il semble que les différents peuples de la culture Clovis aient évolué en diverses entités culturelles régionales que l'on a groupées sous le nom d'« Archaïques ».

Les objets mis au jour montrent que, dès 3500 avant J.C., les populations « archaïques » de la zone méridionale utilisaient des herminettes de pierre polie et des pointes d'ardoise polie en même temps qu'une large gamme d'outils en pierre taillée et d'objets en os. Les rites funéraires étaient très élaborés. La nourriture provenait pour l'essentiel de la chasse au gros gibier, mais on chassait aussi les petits animaux ; le poisson ainsi que les plantes sauvages constituaient une part non négligeable du régime alimentaire. Dans la zone septentrionale, se développait de façon parallèle une forme de culture archaïque dite « tradition archaïque du Bouclier », qui se distingue par la présence de gros couteaux, de lames et de pointes caractéristiques en pierre taillée et par l'absence d'ob-

jets en pierre polie. La chasse au caribou était la grande ressource alimentaire.

Il y a environ trois mille ans, la culture « archaïque » de la région méridionale évolua vers un nouveau stade que l'on a appelé « sylvicole ». La céramique apparut, les sépultures s'enrichirent d'outils décorés. Le cheminement de l'évolution au cours de cette période a donné naissance aux



Figurine en andouiller de cervidé (Colombie-Britannique).
Grandeur réelle.
Sculpture indienne préhistorique, non datée.

Hurons, aux Pétuns, aux Neutres, aux Iroquois du Saint-Laurent. La culture du maïs, découverte par les Iroquois entre 500 et 800 ans après J.C., a profondément modifié la vie quotidienne de ce peuple : les villages grandirent, les Iroquois devenant sédentaires. Dans la zone septentrionale, l'évolution au cours de la période sylvicole, qui a conduit à la naissance des Obijawa, des Algonquins, des Cris et des Montagnais, n'a pas donné lieu à une modification importante de l'ordre économique et social qui, dans ces régions comme dans les régions maritimes occupées par les tribus Micmacs ou Malécites, étaient assez bien adaptés au milieu naturel. ■

Extrait d'une partition.
Compositeur, Murray Schafer
emploie souvent un matériau sonore
d'origine extra-musicale.
La voix humaine en glissandi,
cris, chuchotements,
syllabes entrecoupées, balbutiements,
lui fournit des effets sonores
qui suggèrent des impressions
ou des situations vécues.



D

Sopranos (very softly)

Altos

Tenors

Basses

The words:

Nu-yu-yul Lunious
Noo-wah-m Sloofulp
Maun-hinde Shiverglonia
Ma-loo-ma Shalowa
Shee-estk Shimonoe!!
(oe=8)

Instructions:

Sopranos: Choose word and improvise on it melodically, then rapid glissandi downward and fade out.

Altos: Choose word. Sing only the vowels in rapid, slurred descent; gradually slower + softer.

Tenors: Choose a sonorous consonant from one of the given words & execute it following the contours of the line given.

Basses: Murmur several words, gradually lowering in pitch and fading away.

Glockenspiel

All Instruments Soft glissandi

Les reliefs sonores de Murray Schafer

“L'oreille pense.”



Murray Schafer a dit que l'expérience qui l'avait le plus marqué avait été d'entendre chanter « les paysans de Roumanie, de Bulgarie et d'autres groupes sociaux musiciens dans l'âme » (1). Voyageur inlassable, attentif à la « symphonie des bruits du monde », Schafer a conçu le projet d'étudier l'environnement sonore dans ses rapports avec l'homme. Analyser les caractéristiques des bruits, relever les différences, les parallélismes, les tendances, recueillir les sons en voie de disparition et déceler les sons nouveaux avant qu'ils soient largement répandus, étudier les sons riches de symboles pour l'homme, telles sont les préoccupations majeures d'un musicien tourné vers l'acoustique. Son projet, il le mène avec la rigueur de l'universitaire.

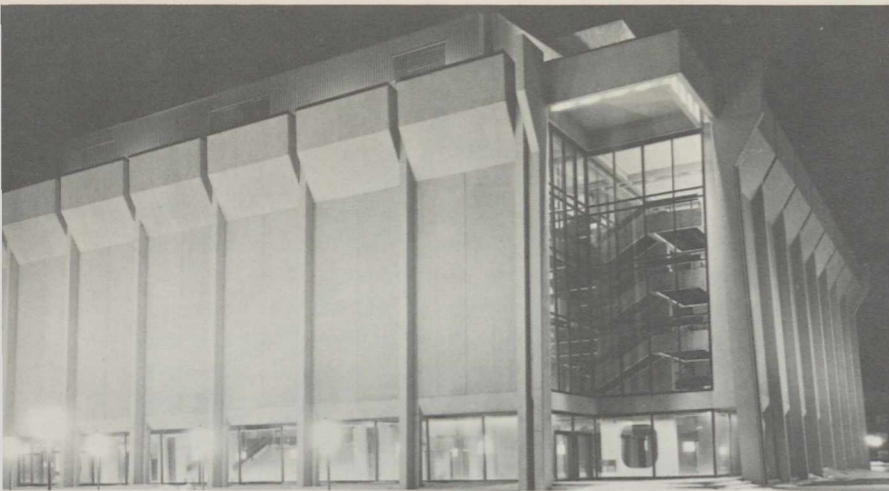
Les sons produits par les techniques modernes (téléphone, avertisseurs

d'automobiles, sirènes de trains et de bateaux) figurent parmi les premiers objets de la réflexion de Schafer. Il décèle, derrière la croissance des sons mécaniques, des « effets de bourdonnement ». Il envisage d'en dresser une carte géographique et d'évaluer les effets de ces sons inconscients sur le comportement humain, comme aussi d'analyser les reliefs sonores dans les « enceintes de tranquillité » que sont, par exemple, les parcs publics, les cliniques, les bibliothèques, de préparer un « guide de l'auditeur gastronome » qui décrirait l'ambiance sonore des restaurants, les plaisirs de la table intéressant tous les sens. Il s'intéresse à l'étude linguistique des onomatopées : comment divers groupes sociaux reproduisent les sons caractéristiques, en particulier les cris d'animaux, et comment l'emploi d'une langue modifie leur perception.

Schafer est au plus haut point préoccupé par les agressions sonores dont est victime l'homme contemporain. L'année dernière, il a publié deux disques qui présentent un panorama des bruits de Vancouver, troisième ville cana-

dienne ; il a rassemblé les textes des règlements « anti-bruit » de quarante-vingt-dix villes du Canada pour permettre aux législateurs de « comparer et d'apprendre » et aux administrés d'avoir les moyens de « faire face au défi du bruit ». Lui qui, comme tout Canadien, aime « l'espace et la pureté de la neige », déplore que la motoneige vienne détruire « le silence de notre hiver ». Porté vers les sons « les plus primitifs », il observe que dans les Caraïbes le bruit des vagues n'est pas aimé ; son oreille scrute l'eau gelée, le vent, la pluie. Il y a, pense-t-il, des « bruits sacrés » : ceux qui oblitérent tous les autres. Le tonnerre en reste le symbole. Les cloches des églises lui ont succédé. Jouent ce rôle aujourd'hui, le bruit des réacteurs d'avion, le halètement des sirènes à deux tons des services urbains (police, ambulances), le long hurlement du train transcanadien dans les Prairies ou les Rocheuses. Compositeur et musicologue, Murray Schafer fait appel aux disciplines de l'acousticien, du géographe et du psychosociologue pour dresser les cartes sonores du monde actuel. ■


1. Né en 1933 à Sarnia (Ontario), Murray Schafer a fait ses études de musique au conservatoire de Toronto. Il est actuellement professeur de sciences de la communication à l'université Simon-Fraser (Colombie-Britannique). Son œuvre de compositeur est très variée : opéra, cantate, orchestre, etc.



culture

Le grand théâtre de Québec

Les techniques modernes ont élargi le chemin de la poésie. Le Corbusier.

 Le Grand théâtre de Québec, ouvert en 1971, est situé dans le quartier administratif et résidentiel qui borde, à l'ouest, la haute ville ou Vieux-Québec. C'est un ensemble architectural qui comprend une grande salle de 1600 à 1800 places pour les représentations théâtrales, l'opéra et les concerts; un auditorium moins vaste de 200 à 500 places, polyvalent et à vocation d'avant-garde; un conservatoire de musique.

Les deux salles

Ne disposant que d'une surface réduite pour construire l'édifice, l'architecte, Victor Prus, a dû donner priorité au fonctionnel sur l'esthétique. Il n'en a pas moins réussi à construire un ensemble dont l'agencement inté-

rieur est d'une originalité remarquable.

Pour éviter le tohu-bohu de la rue, le conservatoire a été aménagé sur deux paliers souterrains autour d'une cour garnie de murs ornementaux et de haies à huit mètres au-dessous du niveau de la rue. Il comprend soixante-quinze studios de dimensions diverses, une bibliothèque et une discothèque; il communique avec les deux salles de théâtre.

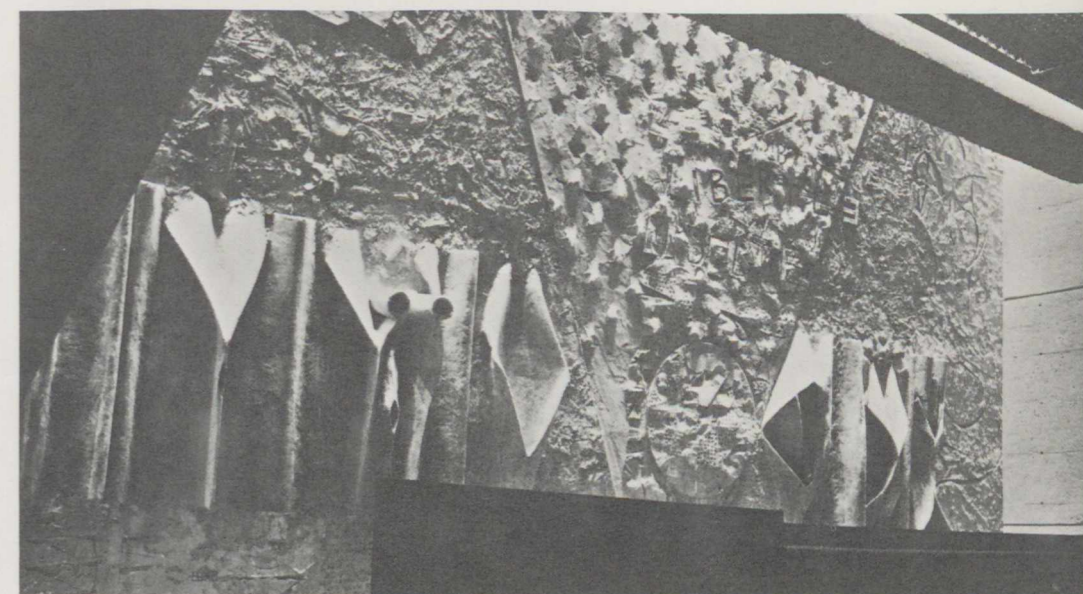
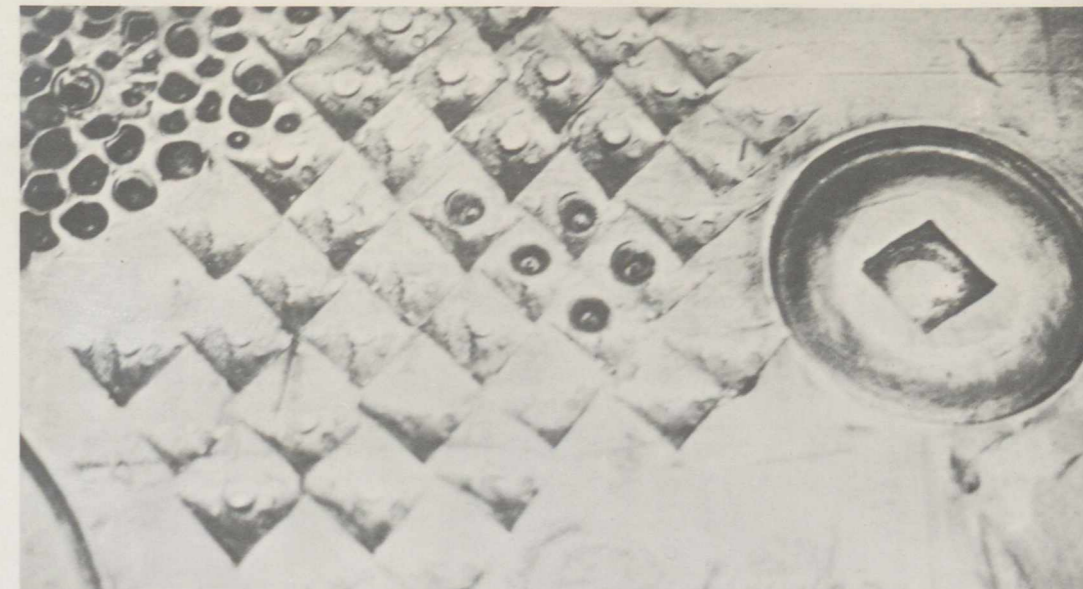
Le grand théâtre (salle Louis-Frédérique) est formé d'un vaste parterre carré surmonté en son fond de trois rangées de balcon, les deux premières ne comptant que trois rangs de sièges, la troisième cinq. Sur les deux côtés du parterre s'élèvent, à trois niveaux différents, trente loges qui animent l'architecture de la salle. Le plafond est tout à fait curieux: il monte jusqu'à

la voûte à caissons du toit et semble entièrement constitué par un immense lustre formé de l'assemblage de grands tubes acryliques dont chacun est terminé par une ampoule de faible luminosité.

Le petit théâtre (salle Octave-Crémazie) est un vaste espace entouré à mi-hauteur d'une galerie continue. Destiné au théâtre, à la musique de chambre, mais aussi et surtout aux spectacles expérimentaux, il peut se plier à toute sorte d'arrangements scéniques.

Une « murale-poème »

Si l'on considère l'édifice principal d'un point de vue plus global, on est frappé du parti audacieux auquel s'est arrêté l'architecte. Le bâtiment est divisé à la verticale par le mur de l'avant-scène de la grande salle: d'un côté, l'espace destiné aux spectateurs (vestibule d'entrée, foyer, parterre); de l'autre, l'espace des artistes (scènes, loges, magasins, salles de répétition). Le vestibule d'entrée, au rez-de-chaussée, sert aux deux théâtres. De là le public peut se rendre soit en haut, dans la grande salle, soit en bas dans la petite salle. C'est là aussi que se fait la vente des billets, à un comptoir équipé d'un système électronique relié à l'ordinateur de réservation qui fournit



Détails de la grande murale (1114 mètres carrés) de Jordi Bonet.

instantanément des renseignements sur le nombre des sièges disponibles en même temps qu'il imprime les billets. Un convoyeur pneumatique qui relie le comptoir au service de caisse achemine l'argent et les billets en quelques secondes.

Les foyers sont disposés en quatre paliers, mais ils occupent le même espace ouvert. Les coins vitrés donnent sur la ville, les collines et les jardins. Un mur de béton de plus de mille mètres carrés entoure, pour le reste, les foyers sur trois côtés. Incliné légèrement vers l'intérieur, mais évasé vers le haut pour aboutir à un ciel à claire-voie, ce mur n'est pas un mince sujet d'étonnement. En effet, de cette masse de béton nature, sans aucune couleur ajoutée, sans le moindre recul, contre

laquelle viennent se figer des colonnes, des escaliers et des balcons, de cette masse ingrate, impitoyable, le sculpteur Jordi Bonet a fait une œuvre d'art envoûtante, « murale-poème » puissante, mystérieuse, tellurique, humaine, qui dit la mort, l'espace et la liberté. Transformé par le travail de l'artiste en un fond très élaboré, en reliefs percutants, parfois tragiques, en formes savamment stylisées, en fins graffiti occultes, le matériau sans beauté se métamorphose en parole modelée et gravée. Victor Prus voulait que le caractère dramatique de l'architecture des foyers, une fois animée par le sculpteur, prolonge l'atmosphère du spectacle pendant l'entracte afin que l'expérience dramatique soit totale. Jordi Bonet lui a permis de réaliser ce dessein. ■



Bibliothèque multilingue

La Bibliothèque nationale a créé récemment, à Ottawa, un service de prêt d'ouvrages rédigés, soit par des Canadiens soit sur le Canada, dans des langues autres que l'anglais et le français. Le « biblioservice » choisit, acquiert et répertorie les ouvrages puis les propose aux bibliothèques publiques desservant des régions où le besoin de tels livres se manifeste alors que les crédits qui seraient nécessaires font défaut sur le plan local. Les collections offertes comprennent des romans, des biographies, des relations de voyages, etc., pour lecteurs de tous âges. Priorité a été donnée aux livres édités dans les langues non officielles les plus répandues au Canada : l'italien, l'allemand, l'ukrainien, le chinois, le portugais, le polonais, le néerlandais, le finnois.

Aéroport de Montréal-Mirabel

C'est ce mois-ci que le nouvel aéroport international de Montréal-Mirabel entre en service. Dès le début, il assurera le trafic aérien entre la métropole canadienne et tous les pays étrangers, à l'exception des États-Unis qui continueront d'être desservis par l'aéroport de Dorval. Construit à cinquante-cinq kilomètres au nord-ouest de Montréal, au lieu-dit Mirabel, l'aéroport a été conçu pour répondre aux besoins du trafic pendant beaucoup plus de cinquante ans. Pour réaliser ce grand projet, le gouvernement a exproprié un territoire de trente-six mille hectares sur lequel sept mille hectares sont réservés à la zone opérationnelle. A l'ouverture, les installations comportent une aérogare et deux pistes, ce qui permettra de traiter près de quatre millions de passagers par an, Dorval en accueillant cinq millions de son côté. Par

la suite, Dorval abandonnera peu à peu le gros de son trafic. Dans une dizaine d'années, Montréal aura plus de vingt millions de passagers aériens, dont près de dix-sept millions à Mirabel. Dans cinquante ans, le nouvel aéroport assurera, avec six pistes et six aérogares,



six cent trente mille mouvements d'avions par an (cinquante à soixante millions de passagers). Les installations de la première phase de l'aéroport ont été conçues selon le principe de la séparation de l'avion et de l'aérogare : l'avion stationne à l'écart de l'aérogare et des véhicules transbordeurs assurent le transport des passagers entre les deux points. Ces véhicules, qui peuvent accueillir cent cinquante personnes, sont réglables en hauteur pour s'adapter à tous les types d'appareils.

Centenaire de Calgary

La ville de Calgary (Alberta) célèbre cette année son centième anniversaire. En 1875, la Police montée du nord-ouest établit en effet un campement au confluent de la Bow et de l'Elbow (la rivière de l'Arc et



la rivière du Coude des découvreurs français qui avaient poussé jusque là leur expédition de 1751). Un bourg se forma, qui fut bientôt desservi par le chemin de fer transcontinental. L'endroit avait beaucoup

d'atouts, au point de contact de l'immense plaine, devenue terre à blé, et des montagnes Rocheuses. La ville, l'une des plus hautes du pays (1160 mètres d'altitude), est maintenant l'un des grands centres industriels et commerciaux de l'ouest ; avec 450 000 habitants, elle est la huitième ville canadienne.

Un minéralier brise-glaces

Le gouvernement canadien a le projet de construire et d'exploiter, dans le cadre d'une société d'économie mixte, un minéralier brise-glaces de 28 000 tonnes de port en lourd. Le navire serait lancé, prévoit-on, dans deux à trois ans. Il servirait à éprouver et à parfaire la compétence technique et commerciale canadienne dans le transport des minerais, du gaz naturel et du pétrole de l'Arctique. Le coût de sa construction ne serait pas inférieur à 35 millions de dollars (plus de 140 millions de francs français). Le minéralier brise-glaces pourrait être le premier d'une dizaine de cargos de ce type.

Sculpture « publique »

Depuis plus de six ans, les bâtiments construits par le gouvernement fédéral reçoivent une subvention (1 p. 100 du coût de la construction) pour la décoration publique. Les projets – des sculptures, le plus souvent – doivent être liés à la conception architecturale. A Ottawa, les importants bâtiments publics qui ont été construits au cours des dernières années – le ministère de la défense nationale, le ministère des affaires extérieures, la bibliothèque scientifique nationale – ont bénéficié de cette disposition. Plusieurs gouvernements provinciaux envisagent de l'adopter pour leurs propres réalisations.

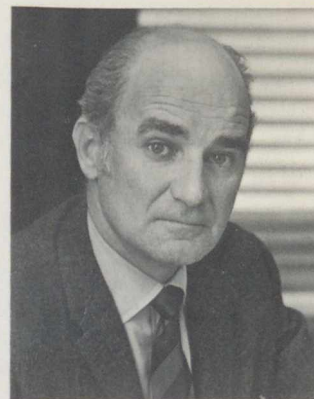
Exportations vers le Japon

Selon le Japan Economic Research Centre, la valeur des achats japonais au Canada atteindrait 7 milliards de dollars

en 1985. Cela exigerait que le taux de croissance des exportations canadiennes à destination du Japon soit d'ici là de 15 p. 100 par an. Si l'on en juge d'après la répartition géographique actuelle des ventes, on peut prévoir que l'évolution se fera au profit de l'ouest du pays : les fournisseurs du Japon sont surtout la Colombie-Britannique (50%) et les trois provinces des Prairies (total : 33%), ensuite l'Ontario et le Québec (moins de 10% chacune). Le Japon occupe depuis plusieurs années le deuxième rang parmi les clients du Canada, bien après les États-Unis mais avant le Royaume-Uni.

M. Gérard Pelletier ambassadeur à Paris

M. Gérard Pelletier, jusque-là ministre fédéral des communications, prend ce mois-ci ses nouvelles fonctions d'ambassadeur en France. Il succède à M. Léo Cadieux, qui a représenté le Canada à Paris pendant cinq ans. Agé de cinquante-six ans, M. Pelletier a été longtemps journaliste. Il a notamment dirigé « le Travail », organe de la Confédération des syndicats nationaux, et animé à la radio et à la télévision des émissions d'actualités sociales. Elu en 1965 député (libéral)



de Montréal à la Chambre des communes du Canada, il est chargé en 1968 du secrétariat d'État, département ministériel dont les compétences sont d'ordre culturel, puis en 1972 du ministère des communications. Au cours des dernières années, M. Pelletier a été étroitement associé à la formation et à l'action de l'Agence de coopération culturelle et technique et, d'une manière plus générale, à la politique du gouvernement canadien en faveur de la francophonie.